

## LA LETTRE

Vers 1870, les pionniers du Mouvement adventiste avaient adopté le système des « camp-meetings », c'est-à-dire de réunions d'évangélisation sous la tente. On pouvait ainsi aller d'un endroit à l'autre, ce qui contribua largement à l'expansion du « message » adventiste.

En juin 1871, la tente fut dressée à San Francisco, au sud de Market Street. Une coïncidence fit que l'évangéliste M. E. Cornell, alors en route pour l'Oregon et l'état de Washington, passa justement par là. On le pria de rester et d'aider J. N. Loughborough comme il l'avait fait dix-sept ans auparavant, lors du premier camp-meeting de Battle-Creek. Cornell accepta et se vit confier le travail en ville.

M. E. Cornell était un prédicateur possédant une grande puissance de conviction ; il était en outre doué d'un réel talent pour introduire et mener les discussions. Toutefois, son armure devait avoir un point faible car, bien que ce fût en toute innocence et qu'on ne pût lui reprocher la moindre défaillance quant à la moralité, des bruits commencèrent à circuler relatifs à une sympathie un peu trop affichée, pour une de ses auditrices. Cette préférence marquée suscita des commentaires malveillants chez des personnes hostiles à la nouvelle foi. J. N. Loughborough, à qui parvinrent des échos de ces commérages, en fit part à Cornell qui le prit de très haut, déclarant qu'il ne faisait rien de mal et que, par conséquent, il ne voyait aucune raison de changer quoi que ce fût à sa manière d'agir... Ces relations amicales qui avaient débuté au milieu de décembre se poursuivirent donc. Vers la mi-janvier, comme les bruits se faisaient plus insistants, la jeune église se vit obligée d'envisager le cas. Une partie des membres était résolument favorable au pasteur : ils estimaient absurde de s'émouvoir de cancans ne reposant manifestement sur rien. D'autres, sans exprimer aucune condamnation, avaient nettement conscience d'un danger. L'église, partagée dans ses sentiments, fut donc convoquée pour le 28 janvier, à 9 heures du matin. Cornell restait sur ses positions, estimant que modifier son attitude correspondrait à se reconnaître plus ou moins coupable, alors qu'il n'en était rien.

J. N. Loughborough qui appréciait son ami et qui croyait à sa sincérité, mais qui subodorait tout de même un vague danger, passa plusieurs heures à prier, demandant à Dieu d'intervenir lui-même pour régler cette question qui n'en était pas une — pas encore, du moins ! — mais qui pesait assez lourdement sur le groupe des fidèles pour créer des divisions et rompre l'harmonie nécessaire à un travail efficace.

Le matin du 28 janvier, J. N. Loughborough se rendait justement à la fameuse séance quand il rencontra M. E. Cornell. Ce dernier paraissait bouleversé et l'on aurait dit qu'il avait pleuré. Les deux hommes échangèrent quelques mots au sujet de la séance à laquelle ils étaient attendus.

— Je n'ai pas l'intention d'y aller ! déclara Cornell.

— Mais voyons ! votre présence est indispensable puisque c'est de votre cas que nous allons discuter !

— Je sais ! fit Cornell qui paraissait décidément très affecté. Mais c'est inutile. J'ai acquis la conviction que j'étais dans mon tort. C'est vous qui êtes dans le vrai. Voici une lettre où je confesse mon erreur. Voulez-vous accepter de la lire devant les frères ? Je pense qu'il vaut mieux, pour tous ceux qui ont pris mon parti dans cette affaire, que je ne sois pas là. Ils en seraient gênés.

— Bien, vous pouvez compter sur moi. Mais je m'étonne... Qu'est-ce qui a bien pu provoquer en vous ce brusque revirement ?

— Une circonstance étrange : hier soir, j'ai reçu une lettre de sœur White, écrite de Battle-Creek, au Michigan. Lisez-la et vous verrez ce que le Seigneur pense de mon cas. Dites je vous prie à l'église que je considère cette lettre comme un message venant directement de Dieu et que je déplore mon aveuglement.

L'église réunie pour examiner les faits de manière objective s'aperçut que ce que M<sup>me</sup> White écrivait ne pouvait résulter de renseignements qui lui auraient été communiqués par des membres appartenant à l'église locale : les conditions d'acheminement du courrier excluaient la possibilité de tels échanges. Et d'ailleurs, personne n'avait intérêt à grossir une affaire ne comportant aucune évidence de culpabilité et qui relevait strictement de l'église locale.

En fait, la lettre établissait qu'au début de décembre — avant donc que les relations amicales reprochées à Cornell n'aient défrayé la chronique — M<sup>me</sup> White avait reçu en vision un premier avertissement sur la question. Un mois et demi plus tard, le matin du 18 janvier, elle s'était réveillée avec le sentiment pressant qu'elle devait écrire immédiatement à l'intéressé à ce sujet. Ce qu'elle fit sans délai, priant même son fils William de se rendre à la poste et de remettre la lettre au receveur en mains propres. Le jeune homme revint disant qu'il avait vu quand on avait glissé la lettre dans le sac postal. Le courrier mettait 9 jours pour atteindre la Californie et il n'y avait qu'une distribution par jour. La lettre parvint donc à son destinataire le soir précédant la fameuse séance, c'est-à-dire au moment décisif. Arrivée plus tôt, elle n'aurait servi qu'à accentuer la division au sein du groupe. Plus tard, elle eût été sans effet. Or, elle arriva à point nommé, comme si elle avait été chronométrée pour correspondre exactement aux événements. Une coïncidence aussi étonnante frappa vivement les membres de l'église qui y virent la confirmation que l'Esprit de Dieu inspirait réellement le guide qu'ils s'étaient donné en M<sup>me</sup> White. — D'après A. W. Spalding, "Captains of the Host", p. 472-474.

## LA CHARRUE ABANDONNÉE

Le terme anglais de « bond » signifie **engagement**. L'épisode que nous vous rapportons au sujet des deux frères Bond montre qu'ils portaient bien leur nom, et, qu'une fois assurés d'être sur une voie juste, ils étaient l'un et l'autre capables de s'y engager à fond, et de vouloir à tout prix faire partager à d'autres l'immense privilège qu'ils estimaient être le leur.

Seth Bond brûlait d'une ferveur profonde qu'avaient allumée en lui des prédicateurs puissants, tels que Loughborough, Cornell et Kellogg. Cette flamme grandit encore lorsqu'il découvrit à son tour une vérité dès longtemps oubliée, celle concernant le repos du sabbat. Quelle révélation ! C'était comme une redécouverte de la Bible, un nouveau lien — « bond » signifie aussi « lien » — qui l'attachait encore davantage à sa foi. Mais com-